

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le notaire et son épouse furent bientôt au lit, M. Nerville avait son bonnet de coton, Mme Nerville sa colinette. Ils se trouvaient, néanmoins, très beaux tous les deux.

—Ainsi, commença la notairesse, dont les yeux pétillaient de curiosité tu as réussi à la tromper, notre amie Hélène ?

—Mais oui.

—Tu lui as remis les sept cent cinquante francs ?

—Bien sûr !

—Ah ! ah ! mademoiselle la marquise, vous voyez bien qu'on a réussi à vous obliger malgré vous !

—Elle ne se doutait pas que le bonhomme Nerville lui jouerait un pareil tour.

—Oh ! oui, tu es un brave homme et un bon homme, Sylvestre !

—C'est toi, Elvire, qui es une excellente femme.

—N'empêche que c'est toi qui as eu l'idée.

—Parce que tu me l'as suggérée.

—Pas du tout ! J'avais beau chercher, je ne trouvais rien de raisonnable. . . . Embrasse-moi, Sylvestre.

Il s'exécuta.

—Dis donc, maintenant, reprit Mme Nerville, sais-tu ce qu'il faudrait ?

—Que Philippe nous envoyât une dépêche du Mexique. . . .

—Annonçant qu'il a fait rendre gorge aux indignes associés de M. le marquis de Penhoët.

—Y arrivera-t-il ?

—Maître Nerville, je crois que vous doutez de l'intelligence, de l'activité et du dévouement de notre fils.

—Le ciel m'en garde, ma poulette ! mais je suis forcé, par état, de me montrer moins optimiste que toi.

—Philippe est très capable d'arracher pied ou aile à ces fripons.

—C'est possible ! . . . Ah ! pourquoi la science qui fait tant de progrès n'a-t-elle pas encore découvert le moyen de voir à distance.

—Si l'appareil était inventé, je commencerais par regarder si notre garçon est bien bordé dans son lit, là-bas, au bout du monde.

—Tu oublies que les heures ne correspondent pas et que Philippe est peut-être en train de se promener, la canne à la main.

—C'est vrai. . . . Eh bien, je jetterais un coup d'œil dans le salon de Kerlor et en voyant la physionomie des hôtes du château, je saurais à quoi nous en tenir à l'endroit de notre orpheline.

—Tu en demandes trop.

—Cela ne coûte pas plus, quand on y est.

—Bonsoir, Elvire !

—Bonne nuit, Sylvestre !

* * *

Si les désirs de M. et Mme Nerville avaient pu devenir des réalités, ils auraient en effet appris ce qui se passait à Kerlor et ce que nous allons faire connaître à nos lecteurs.

Carmen et Georges étaient rentrés à huit heures du soir au château. Leur visite chez Hélène les avait retardés.

La comtesse en voyant que l'heure du dîner était passée n'avait montré aucune inquiétude ; au contraire, elle motivait ce retard en pensant que ses enfants ramenaient Mariana avec eux.

Il avait fallu donner à Mlle de Sainclair le temps de prendre congé du notaire et la notairesse.

Tanguy était allé chercher le médecin, ainsi que nous l'avons dit.

Le Dr La Roche avait rassuré la comtesse et déclaré que l'indisposition de la matinée n'aurait pas de suites.

Mme de Kerlor regrettait maintenant de n'avoir pas été à Brest ; elle aurait su à quoi s'en tenir. Bien qu'elle ne doutât pas du retour de la brebis égarée au bercail, la comtesse se serait évité jusqu'à l'ombre d'une conjecture défavorable.

Elle entendit claquer le fouet de Toussaint et bientôt les chevaux entrèrent dans l'allée des Peupliers.

Comme au départ, la mère sortit sur le perron.

Elle vit descendre de la voiture Carmen et Georges. Ils ne ramenaient pas leur petite-cousine.

Mme de Kerlor fut atterrée.

En quelques mots, Carmen expliqua l'échec de sa mission.

La comtesse hochait péniblement la tête. Son cœur fut douloureusement serré en se rappelant tout ce qu'elle avait fait pour Mariana.

On se mit à table.

Georges voulait reprendre la parole, mais Carmen lui fit signe d'attendre.

En quittant Recouvrance, il avait entretenu sa sœur des projets qu'il formait pour secourir Mlle de Penhoët d'une façon digne de l'orpheline.

Carmen avait répondu à son frère qu'il fallait tenter l'impossible pour réussir ; mais elle avait ajouté qu'un peu de diplomatie était nécessaire et qu'il était bon de procéder avec beaucoup de circonspection.

—Tiens ! avait répondu Georges, retrouvant une partie de sa gaieté, je ne te savais pas si avisée. . . . C'est notre voisin qui t'a communiqué un peu de sagesse ?

M. de Kerlor faisait allusion à M. Firmin de Saint-Hyrieix, l'attaché au ministère des affaires étrangères, reçu au château de Kerlor dont les murs touchaient, nous l'avons dit, à ceux de la propriété échue au diplomate à la suite d'un héritage.

Mme de Kerlor avait donc obtenu de Georges un dernier répit ; elle ne voulait pas parler pendant le dîner ; elle avait résolu de n'engager les hostilités qu'au salon, un peu plus tard.

Quand la mère et les enfants furent réunis dans cette pièce immense, sous les yeux des portraits d'ancêtres, qui remontaient au onzième siècle, Carmen voulut se mettre au piano.

Elle attaquait un ballet de Saint-Saëns avec beaucoup de virtuosité, mais la comtesse lui fit signe de fermer l'instrument.

La jeune fille proposa de lire des vers de Sully-Prudhomme : la poésie ne réussit pas plus que la musique ; Mme de Kerlor somnolait quelque peu. Georges consulta Carmen du regard. Le moment était venu.

Il s'écria :

—Ma chère mère, nous avons quelque chose à vous apprendre.

La comtesse releva la tête.

—De quoi s'agit-il, mon enfant ? répliqua-t-elle tendrement.

—Carmen va vous le dire.

Que signifiaient ces préliminaires ?

La comtesse regarda son fils et sa fille d'un air moins languissant et avec une certaine surprise.

Mlle de Kerlor, d'une voix très émue, raconta à sa mère dans quelles circonstances elle avait retrouvé l'orpheline.

La comtesse écouta ce récit avec une bienveillance attendrie. Mais quand Carmen eut terminé elle hochait la tête :

—Cette pauvre enfant expie la faute de ses parents, déclara-t-elle.

—La faute ? M. de Kerlor.

—Certainement ; répondit la mère, le marquis de Penhoët ne s'est-il pas mésallié ?

Georges et Carmen ne savaient rien des racontars qui avaient couru jadis ; mais la comtesse s'intéressait trop aux grandes familles bretonnes pour n'être pas très renseignée.

A son tour elle retraça les événements que nous avons exposés à nos lecteurs ; quand elle arriva à la catastrophe finale, Mme de Kerlor s'exprima avec beaucoup de mesure ; mais elle termina ainsi :

—Je n'accuse pas. . . . Ce n'est pas à moi de rechercher la vérité. . . . Histoire ou légende, voilà ce que l'on m'a appris.

Georges n'avait pas fait un mouvement. Il était devenu pâle. Carmen était fort attristée. Elle plaignait encore plus Hélène qu'avant que sa mère eût parlé.

Elle répondit :

—J'ai entrevu, au parloir du couvent, M. et Mme de Penhoët ; ils paraissaient très unis et très dignes de respect.

—Mon enfant, répliqua la mère, tu étais trop jeune pour discerner la vérité du mensonge. . . . Moi aussi, j'ai connu Penhoët jadis. . . . Avant son mariage tout le monde l'estimait. . . . Ton père le tenait pour un brave et loyal garçon, à la tête un peu chaude. . . . Le malheur voulut qu'il tombât entre les mains de cette femme.

M. de Kerlor répondit avec vivacité :

—Mais rien n'est prouvé.

—Comment ! . . . Tout cela est de notoriété publique, mon fils. . . . Penhoët a épousé une actrice !

—Oui, mère, je ne conteste pas le mariage, mais les calomnies qui l'ont suivi.

Du geste, Carmen approuva son frère.

—Calomnies ! s'écria la comtesse. Tu oublies la fin tragique du duc d'Esérac !

—Mais la justice a conclu à un accident.

—Enfin, mon cher Georges, poursuivit la comtesse je ne voudrais pas trop heurter les généreuses idées qui te portent à défendre ces malheureux, bien que je ne comprenne guère pourquoi tu plaides en